

Présentation

Jean-François Courouau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlr/313>

DOI : 10.4000/rlr.313

ISSN : 2391-114X

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2015

Pagination : 283-286

ISSN : 0223-3711

Référence électronique

Jean-François Courouau, « Présentation », *Revue des langues romanes* [En ligne], Tome CXIX N°2 | 2015, mis en ligne le 01 février 2018, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rlr/313> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rlr.313>



La *Revue des langues romanes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Présentation

Des trois siècles qui composent la période moderne (XVI, XVII, XVIII siècles), le XVIII^e siècle a été sans conteste, jusqu'à présent, le moins étudié pour ce qui ressortit à la création dans ce que nous appelons, de nos jours, l'occitan ou langue d'oc. Coincé entre le moment « baroque » (fin XVI-XVII^e siècle), identifié par Robert Lafont dans les années 1950-1970 et relativement travaillé depuis, et le renouveau du XIX^e siècle, bien éloigné de la prestigieuse période médiévale, ce siècle n'a guère suscité de travaux en dehors des études magistrales d'Emmanuel Le Roy Ladurie et de Philippe Gardy sur Jean-Baptiste Fabre et du même Philippe Gardy sur Jean de Cabanes. La récente publication d'une synthèse sur cette période (*La langue partagée. Écrits et paroles d'oc. 1700-1789*, Genève Droz, 2015) devrait fournir l'occasion de porter un nouveau regard sur une production que, faute de l'avoir examinée de près, on a peut-être un peu rapidement classée dans les périodes d'atonie, voire de déclin. On sait ce que valent en général ces types de classification. Loin de cette idée reçue, la création de langue occitane au XVIII^e siècle ou, pour le dire vite : le XVIII^e siècle occitan, se signale par sa vitalité et sa diversité dans des domaines certes consacrés par la tradition littéraire, comme la poésie ou la comédie, mais aussi très largement renouvelés grâce à un ensemble hétérogène de pratiques qui nous apparaissent rétrospectivement comme autant d'expérimentations osées. Il faudra parfois attendre plusieurs décennies avant que ne soient à nouveau empruntées des voies que les auteurs du XVIII^e siècle semblent bien avoir été les premiers à ouvrir

Le dossier que nous présentons ici aux lecteurs de la *Revue des langues romanes* s'inscrit dans la continuité du projet réalisé dans le cadre de la Bibliothèque des Lumières des éditions Droz (*La langue partagée...*). Dans ce dernier ouvrage, il est fait mention à plusieurs reprises d'un précieux manuscrit, conservé au CIRDOC, le *Recueil de vers provençaux de differens auteurs*, épais de 459 pages, rassemblant toutes sortes de textes (poésie, théâtre, chanson) du XVIII^e provençal. On doit l'identification de son auteur – ou maître d'œuvre – à l'historien Régis Bertrand. Celui-ci a le premier reconnu dans son possesseur la figure du collectionneur marseillais François Michel de Léon, autour duquel gravite tout un milieu marseillais que, grâce à l'étude que livre dans ce numéro Régis Bertrand, l'on cerne à présent infiniment mieux. Rassemblant 90 textes, la plupart totalement inédits, ce manuscrit constitue une source absolument remarquable pour l'étude de la poésie provençale du XVIII^e siècle et, en même temps, pour la connaissance d'une forme de sociabilité qui passe non seulement par la littérature – cela n'a rien de rare au XVIII^e siècle – mais aussi par la littérature *en provençal*. En identifiant, pour chaque pièce du manuscrit, les noms de personnes et de lieux qui y sont contenus, Régis Bertrand pose une nouvelle pierre d'une recherche qui s'annonce féconde.

Parmi les auteurs les plus présents dans ce manuscrit, directement ou à travers des jugements critiques, pas toujours laudateurs, du reste, figure en bonne place le poète marseillais Jean-Baptiste Germain. En m'appuyant sur un ensemble de textes imprimés conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris, je tente, pour ma part, de retracer un itinéraire poétique qui n'est peut-être exemplaire que de lui-même, mais mérite, du fait de la position sociale de son auteur (il est consul au Levant et à Alger) et de la nature de sa production, qu'on s'y intéresse de près.

La vitalité de la comédie de langue occitane n'est plus à démontrer. Philippe Gardy revient sur une œuvre, *Lou Proucez de Carementrant*, qui s'inscrit dans la tradition carnavalesque à l'étude de laquelle il a consacré de nombreuses études fondatrices. Tirant profit d'une édition datée de 1700, conservée dans le fonds Coquebert de Montbret de la bibliothèque de Rouen, Ph. Gardy fait remonter d'un demi-siècle, quasiment, l'histoire d'un texte qu'on connaissait jusque là grâce à l'édition procurée en

1985 par Claude Mauron à partir d'un exemplaire de 1747. Ce faisant, il situe cette comédie dans un temps long qui plonge ses origines, au moins, dans les dernières années du XVI^e siècle ou les premières du XVII^e – avec Claude Brueys – et descend jusqu'au cœur du XIX^e siècle. Une telle fortune est le signe – sans doute parmi d'autres – d'une continuité qu'on aurait tort de croire interrompue par la Révolution.

Créer en occitan, ce n'est pas seulement écrire un texte littéraire en occitan. C'est aussi chanter. Xavier Bach et Pierre-Joan Bernard ont entrepris, depuis quelques années, de rassembler le vaste corpus des chansons profanes de langue occitane antérieures à la Révolution. De la masse abondante de données qu'ils ont ainsi accumulée et dont rendent régulièrement compte des contributions stimulantes, ils ont extrait une étude centrée sur un des rares auteurs de chansons dont on connaisse l'identité, l'abbé Morel, né en Provence mais attaché au Languedoc et, singulièrement à Montpellier.

L'une des grandes particularités, enfin, de l'activité déployée, au siècle des Lumières, autour de la langue d'oc, réside dans la vitalité de la pratique lexicographique. Au siècle de l'Encyclopédie, mais dès avant l'entreprise de Diderot et d'Alembert, les dictionnaires fleurissent. David Fabié complète la vaste description qu'il a réalisée dans le volume paru chez Droz par la découverte, à la bibliothèque de Clermont-Ferrand, d'un bref manuscrit qui se rattache aux milieux bas-languedociens, et, plus précisément, nîmois. L'auteur garde son mystère mais il évoque irrésistiblement les travaux – que visiblement il connaît – de cet abbé René Séguier, récemment exhumé par François Pugnère et Claire Torreilles.

Parmi les dictionnaires récemment découverts, celui conservé aux Archives départementales du Gard sous le titre de *Dictionnaire languedocien*, avait justement attiré l'attention de Claire Torreilles. Lorsqu'elle présentait, en 2014, ce volume à la communauté scientifique, l'auteur lui résistait. Ce n'est plus le cas aujourd'hui puisque Claire Torreilles, à force de ténacité, est parvenue à l'identifier. On n'en dira pas plus ici, le lecteur curieux lira sa contribution...

« Qui cherche, trouve », nous enseigne la sagesse des nations. Les quelques résultats présentés dans ce numéro attestent du bien-fondé d'une attitude qu'on n'avait guère adoptée à l'égard d'une matière bien plus vaste et bien plus riche qu'on ne l'avait cru. De nouveaux chantiers s'ouvrent, en attendant – espérons-le ! – d'autres belles découvertes.

Jean-François Courouau
Université Toulouse-Jean-Jaurès
PLH-ELH
LAHIC (IIAC, CNRS)